

Crises économiques

Vilfredo Pareto

Cours d'économie politique professé à l'Université de Lausanne, *Tome second, Livre II, Chapitre IV. Paris, F. Pichon, 1897.*

925. L'agrégat économique doit être considéré en mouvement.

925. Le phénomène économique n'est pas un phénomène statique, c'est un phénomène dynamique. Les molécules dont l'ensemble représente l'agrégat social oscillent perpétuellement. Nous pouvons bien, dans un but d'analyse, considérer certains états économiques moyens, de la même manière que nous considérons le niveau moyen de l'Océan ; mais ce ne sont là que de simples conceptions, qui, pas plus l'une que l'autre, n'ont d'existence réelle. Les vagues et les marées agitent sans cesse la surface de l'Océan ; des mouvements ondulatoires de toute sorte agitent l'agrégat économique.

Nous avons déjà étudié quelques-uns de ces mouvements. Nous avons vu (718) que le prix de vente diffère souvent, en réalité, du coût de production. Les entrepreneurs s'efforcent, par tous les moyens possibles, d'obtenir des coûts de production inférieurs aux prix de vente, et ce n'est que la libre concurrence qui les reconduit, en moyenne, à l'état limite. D'autre part, les détenteurs des biens économiques ne les vendent pas précisément aux prix qui correspondraient à l'équilibre. Tantôt les prix réels sont supérieurs, tantôt ils sont inférieurs aux prix de l'équilibre. Il y a plus. Ce n'est souvent que par abstraction qu'on peut supposer un prix unique pour la même marchandise sur un même marché. En réalité, il y a souvent autant de prix que de contrats de vente, et les prix réels oscillent perpétuellement autour de certains prix moyens, qui, eux-mêmes, ne sont pas constants, mais varient avec le temps.

926 à 927. Mouvements rythmiques de l'agrégat ; crises

926. Ces mouvements sont soumis aux lois générales qui régissent tous les mouvements vibratoires. Lorsqu'ils s'entrecroisent et se contrarient les uns les autres, de petites vibrations agitent tout l'agrégat, sans qu'il, en résulte des mouvements bien considérables. Mais si, à un moment donné, un grand nombre de ces oscillations ont lieu dans le même sens, leurs effets se superposant, s'ajoutant les uns aux autres, donnent, comme résultante, une oscillation qui peut être d'une grande ampleur. C'est à cette oscillation que, lorsqu'il s'agit d'un agrégat économique, l'on donne le nom de **crise**. A vrai dire, on réserve le plus souvent ce nom à la période descendante de l'oscillation, quand les prix diminuent ; mais, en réalité, cette période est étroitement liée à la période ascendante, quand les prix augmentent ; l'une ne peut subsister sans l'autre, et c'est à leur ensemble qu'il convient de réserver le nom de *crise*.

Ce terme n'en demeure pas moins encore fort vague. On ne fixe pas, et l'on ne saurait fixer quelle est précisément la grandeur de l'oscillation qui constitue une *crise*. En réalité, l'agrégat économique est constamment, sans trêve, agité par des oscillations plus ou moins étendues,

qui résultent des mouvements vibratoires de ses molécules. C'est parce que l'agrégat est vivant qu'il vibre, et c'est seulement dans la mort qu'il pourrait trouver le repos. On réserve le nom de *Crises* à celles des oscillations de l'agrégat qui présentent la plus grande ampleur, mais cette classification est entièrement arbitraire.

Il ne faut donc pas se figurer une crise comme un accident qui vient interrompre un état de choses normal. Au contraire, ce qui est normal, c'est le mouvement ondulatoire ; la prospérité économique amenant la dépression, et la dépression reconduisant à la prospérité.

L'économiste qui suppose que les crises économiques sont des phénomènes anormaux fait la même erreur qu'un physicien qui s'imaginerait que les nœuds et les intronœuds d'une verge en vibration sont des accidents sans aucun rapport avec les vibrations des molécules de la verge. Les théories de la physique mathématique nous enseignent comment les vibrations des molécules matérielles interfèrent et se superposent. Un jour, peut-être, aurons-nous de semblables théories pour les vibrations économiques, et pourrons-nous déduire rationnellement les lois des crises des lois élémentaires des vibrations économiques. Aujourd'hui, nous devons nous borner à constater que les crises sont une conséquence de ces vibrations.

927. La représentation du phénomène économique est, maintenant, complète¹. Nous avons commencé par supposer en équilibre les molécules de l'agrégat économique ; ensuite nous avons considéré certains mouvements de ces molécules ; enfin nous nous élevons à la conception d'un agrégat qui est tout entier en mouvement et en vibration. En partant de la simple notion d'ophélimité, nous sommes ainsi parvenus à représenter des phénomènes extrêmement variés et complexes. De même l'astronome, partant de la notion très simple de l'attraction universelle, arrive il représenter les mouvements variés et complexes d'un système planétaire.

Les mouvements vibratoires de l'agrégat social peuvent dépendre de circonstances purement objectives, mais leur cause principale paraît bien être la nature même de l'homme².

Les manifestations de l'activité humaine ne présentent guère une marche continue ; elles affectent, généralement, la forme d'une courbe ondulée, Entre autres choses, il faut noter que l'homme s'arrête rarement au juste milieu, il exagère toujours un peu d'un côté ou de l'autre. Il passe de l'espoir à la crainte, d'un excès de confiance à un excès de méfiance, La réussite

¹ (927) Il ne faut ni s'exagérer l'importance de cette représentation, ni la négliger entièrement. C'est ainsi qu'en mathématiques, on peut parfaitement se passer de la considération des surfaces de Riemann pour étudier les fonctions des variables imaginaires, ce qui n'empêche pas qu'en bien des cas, la représentation des fonctions au moyen de ces surfaces ne soit extrêmement utile.

² (927) Herbert Spencer, *Premiers principes*, généralise encore plus. Le rythme du mouvement est, pour lui, une loi universelle. Un homme qui considérait ces questions à un point de vue exclusivement pratique, Mr Neave, gouverneur de la Banque d'Angleterre, disait, dans l'enquête de 1858, qu'on ne pouvait empêcher les périodes de prospérité et d'embarras ; que c'était là une loi de la nature humaine. Claudio Jannet, *Le Capital*, p. 375, dit aussi fort bien : « Les fluctuations de la Bourse sont dominées par des lois qui dérivent de la nature morale des hommes, car la psychologie se retrouve au fond de toutes les choses économiques. »

J'exalte, l'insuccès le décourage. Notre organisation économique donne la forme, non le fond, aux crises. Elles se produiraient encore, par exemple, avec un Etat socialiste, Il y aurait un temps où le « ministre de la production » établirait et exécuterait pour toute l'industrie un plan comme celui de Mr de Freycinet pour les chemins de fer, et un autre temps où, au contraire, il suspendrait à peu près tout nouveau travail. Pour s'en persuader, il n'y a qu'à porter son attention sur ce qui arrive maintenant. Ce n'est pas d'une manière uniforme, c'est par soubresauts que les Etats procèdent aux dépenses qu'ils font pour les chemins de fer, pour les ports, l'armée, la flotte, etc. Ainsi, en Angleterre, de temps à autre, se déclare une « panique navale », que le gouvernement apaise en dépensant de fortes sommes pour augmenter la flotte. Le phénomène est tellement général qu'il s'étend aux sentiments religieux, à l'art, à la littérature, et même aux sciences les plus abstraites et les plus positives, dans lesquelles on voit certaines méthodes, aujourd'hui, être l'objet de l'engouement de tous les savants et, demain, être presque entièrement délaissées³.

928. Essai de dynamique de l'agrégat économique

928. La considération des crises nous porte en plein dans l'étude de la dynamique des systèmes économiques, et il sera bon que, pour autant que nous le permet l'imperfection de nos connaissances expérimentales sur ce sujet, nous tâchions de nous rendre compte des conditions de cet équilibre.

Il nous faut, pour cela, abandonner la considération des consommations isolées et considérer des consommations journalières mensuelles, annuelles, etc. C'est au reste là, à proprement parler, le but de l'économie politique. Si une mère achète, par hasard, une tablette de chocolat à son fils, si un ouvrier, mis en nage par un travail pénible, boit un verre de bière, ce sont là des faits qui relèvent de la psychologie. L'Economie politique doit se borner à considérer les consommations annuelles du chocolat et de la bière. Nous devons considérer

³ (927) Dans la littérature, l'art, la science, la religion, nous retrouvons des mouvements rythmiques semblables aux mouvements économiques. Supposons pour un moment qu'on puisse mesurer l'intensité du sentiment religieux. Que l'on compare l'état de la France à l'époque de Jansénius et lie Pascal, à l'époque de Voltaire et de La Meltrie, sous la Restauration, sous la monarchie de Juillet et le troisième empire, enfin à notre époque, où se dessine une recrudescence très sensible du sentiment religieux, et l'on aura une sorte de courbe ondulée comme les courbes des crises économiques. W. Roscher, *Recherches sur divers sujets d'Ec. pol. ; Etude sur l'agric. des anc. Germ.*, exprime la même chose en d'autres termes. Il dit : « Le principe bien connu que les progrès de l'humanité ne s'accomplissent pas en ligne droite, mais qu'ils suivent plutôt une sorte de spirale *régulièrement interrompue*, du moins en apparence. Par des *retours retrogrades*, ce principe, dis-je, doit trouver en particulier sa confirmation dans l'histoire de la science. S'il arrive quelque part que les recherches d'un homme de génie ouvrent une nouvelle carrière à l'esprit humain en le dotant d'une nouvelle méthode, on observe presque toujours que l'homme de génie lui-même, et plus encore ses disciples, s'exagèrent l'importance de la découverte, tiennent la nouvelle carrière pour plus vaste qu'elle n'est et veulent appliquer la méthode à des objets auxquels elle ne convient ». C'est la période ascendante de la crise scientifique. Roscher continue : « Le premier pas qui est fait en avant rend à l'ancien système, trop absolument mis de côté, la justice qui lui est due, non sans commettre quelque injustice à l'égard du nouveau, et ainsi de suite ». On a ainsi la période descendante, suivie d'une nouvelle période ascendante, qui prépare une nouvelle crise, et le mouvement se continue indéfiniment. Mais il faut bien se garder de croire qu'il l'amène des phases identiques, elles sont seulement semblables en quelques points ; un mouvement général entraîne le plus souvent les molécules qui oscillent.

des moyennes, égaliser, en les compensant les unes avec les autres, les différences des faits isolés. C'est, au reste, ce qui se fait généralement dans les sciences. Le géographe décrit la terre sans compter les grains de sable, le zoologue décrit l'espèce lion sans s'arrêter à noter que l'exemplaire qu'il a sous les yeux a un poil de moins à la queue qu'un autre exemplaire. Non seulement les statistiques générales d'un pays ne nous donnent que des consommations annuelles, mais ce sont encore ces mêmes consommations que nous donnent les statistiques bien plus détaillées faites suivant la méthode de Le Play.

Nous considérons donc les consommations qui ont lieu, en moyenne, dans l'unité de temps⁴.

Les individus qui composent l'agrégat économique peuvent être considérés sous trois aspects différents. En tant que consommateurs, ils se meuvent dans le sens qui leur procure la plus grande somme d'ophélimité. En tant que détenteurs de certains capitaux, ils cèdent quelquefois à cette considération (quand il s'agit des capitaux dont ils pourraient consommer directement les services) ; mais le plus souvent ils se meuvent dans le sens qui leur procure le plus grand gain en numéraire (839³). Enfin, en tant qu'entrepreneurs, c'est exclusivement ce gain qu'ils ont en vue.

Dans tous ces cas, l'effet ne suit pas immédiatement sa cause. Si l'on envoie à un homme un échantillon de vin qu'il trouve de son goût, il ne se précipitera pas chez le marchand, sans perdre une minute, pour en acheter un hectolitre. Il attendra bien 24 heures, et peut-être quelques mois, jusqu'à ce que l'occasion de renouveler sa provision de vin se présente. D'une manière générale, si l'on offre une nouvelle marchandise, ou si l'on offre à un prix inférieur une marchandise existante, ce n'est pas le premier jour que la consommation atteindra son maximum. Il existe donc quelque chose qui empêche l'homme de changer trop brusquement ses dépenses ; en d'autres termes, cela lui est pénible. On conçoit, d'ailleurs, que l'expérience pourrait nous renseigner sur la mesure du rapport qui existe entre la diminution du prix et la rapidité avec laquelle la demande augmente. Si un horloger annonce qu'il vendra des montres d'or à un franc l'une, il ne mettra guère plus de 24 heures pour vendre tout son fonds de boutique. S'il se contente de faire une réduction de 10 % sur les prix-courants, il lui faudra peut-être un mois ou deux pour vendre toutes ses montres. Nous voyons donc qu'il existe un rapport entre la diminution ou l'augmentation de prix d'une marchandise et la *vitesse* de son débit.

Semblablement, ce ne sera pas au moment précis où un entrepreneur dira qu'il est disposé à augmenter de quelque chose le loyer qu'il paie pour des terres, que tous les propriétaires se précipiteront chez lui pour lui en offrir. Ils y mettront un peu plus de temps. Quelques-uns même n'offriront rien du tout et attendront, pour voir si les prix ne monteront pas encore. Ici, aussi, on conçoit qu'il existe un rapport entre le débit et les variations de prix.

⁴ (928) Cela change légèrement la signification des quantités consommées

$$q_a + r_a \quad q_b + r_b, \dots$$

Il faut supposer que ce sont là les quantités consommées dans l'unité de temps. $\Phi, \phi_a, \phi_b, \dots$ se rapportent alors aussi à l'unité de temps. Il en est de même de toutes les autres quantités $r_a, r_b, \dots, R_a, R_b, \dots$. Toutes ces quantités deviennent alors des quantités du genre des *vitesse*s.

L'existence de ce rapport est tout aussi, et même, plus évidente quand il s'agit des entrepreneurs. Des motifs objectifs s'ajoutent, en ce cas, aux motifs subjectifs, et sont cause que le débit des marchandises produites par une entreprise ne peut changer instantanément.

Il faut tenir compte de toutes ces circonstances pour avoir les conditions de l'équilibre dynamique du système économique⁵.

⁵ (928) Si, en maintenant les notations de la note précédente, nous prenons une unité de temps assez petite, par exemple le jour, r_a, r_b, \dots qui se rapportent à cette unité représenteront les vitesses des débits, nous pourrons confondre les différences finies avec les différences infinitésimales et, en indiquant par t le temps, considérer comme égales les expressions

$$\Delta r_a = \frac{dq_a}{dt},$$

q_a étant la consommation qui a lieu depuis une certaine origine du temps jusqu'au temps t ,
Le changement dans la vitesse de la consommation de A sera mesuré par

$$\frac{dr_a}{dt}.$$

Nous pourrons représenter par

$$f_a \left(\frac{dr_a}{dt} \right)$$

la peine qu'il faut que l'individu se donne pour effectuer ce changement ; f_a étant une certaine fonction, sur laquelle, comme nous l'avons déjà dit (586¹), l'expérience ne nous a malheureusement pas encore donné de renseignements.

Le gain d'ophélimité que fait l'individu, par la consommation δr_a sera donc

$$(\varphi_a - f_a) \delta r_a$$

et pour l'équilibre on devra avoir

$$(1) \quad (\varphi_a - f_a) \delta r_a - (\varphi_b - f_b) \delta r_b + \dots = 0.$$

On a, en outre,

$$(2) \quad r_a p_a + r_b p_b + \dots + r_e = r_s p_s + r_t p_t + \dots$$

S, T, \dots étant les capitaux que possède l'individu, et r_e la quantité de numéraire qu'il ajoute à son épargne, ou qu'il prélève sur celle-ci.

Pour les entrepreneurs on a

$$(3) \quad p_a - \pi_a - F_a = 0, \quad p_b - \pi_b - F_b = 0, \dots$$

les fonctions

$$F_a \left(\frac{dr_a}{dt}, \dots \right), \quad F_b \left(\frac{dr_b}{dt}, \dots \right), \dots$$

mesurent les difficultés qu'éprouvent les entrepreneurs à augmenter, ou à restreindre, le débit de leurs entreprises.

Les équations (3), (5), (6), (7) de (100¹) subsistent toujours, et, avec les équations (1), (2), (3), que nous venons de trouver, elles nous donnent les équations générales de la dynamique des systèmes économiques.

L'équation (2) donne

$$p_a \delta r_a + p_b \delta r_b = 0, \quad p_a \delta r_a + p_c \delta r_c = 0, \dots$$

ce qui transforme l'équation (1) dans les équations suivantes

$$(1 \text{ bis}) \quad \frac{1}{p_a} (\varphi_a - f_a) = \frac{1}{p_b} (\varphi_b - f_b) = \frac{1}{p_c} (\varphi_c - f_c) = \dots$$

Considérons un exemple extrêmement simple. Supposons un rentier, qui reçoit chaque jour la somme r_s et qui a une certaine quantité d'épargne, qui peut croître ou diminuer de r_e et dont, enfin, toutes les dépenses se réduisent à l'achat de A . Supposons, encore, que les prix demeurent constants.

Eh bien ! nous allons voir que, même en ce cas extrême, des oscillations périodiques sont encore possibles.

Pour l'individu en question, nous avons simplement

$$\frac{1}{p_a} (\varphi_a - f_a) = \varphi_e - f_e, \quad r_a p_a + r_e = r_s.$$

Posons

$$r_a = \alpha + x, \quad r_a = \varepsilon - p_a x, \quad \varepsilon = r_s - \alpha p_a$$

La résistance existe autant pour augmenter que pour réduire la consommation, les achats, la production, etc., mais elle n'est pas nécessairement la même dans les deux sens. Claudio Jannet, *Le capital*, p. 376, 377, dit qu'à la Bourse le gros du public est beaucoup plus porté à seconder les mouvements de hausse que les mouvements de baisse. « Les capitalistes, qui forment la contrepartie des spéculateurs, n'achètent que quand les fonds sont en hausse... Les profits des spéculateurs à la baisse sont... beaucoup plus grands que ceux des spéculateurs à la hausse ; mais ils se produisent plus rarement. Une pareille position n'est d'ailleurs possible que pour les très gros spéculateurs... Le public n'est jamais de leur côté. Dès que la baisse se dessine, il s'enfuit et se gare. Quand il reparaît, c'est pour se mettre à la hausse, à la suite de quelque spéculateur plus hardi qui reprend le mouvement. » Ce sont là des phénomènes extrêmement variés et complexes, et il ne faut pas, lorsque l'on dessine les grandes lignes d'une théorie générale, prétendre en expliquer, du même coup, tous les détails les plus minutieux.

929. Motifs subjectifs et motifs objectifs des crises

929. Tous les mouvements de l'agrégat économique dépendent, à la fois, de motifs objectifs et de motifs subjectifs. Il est donc impossible d'établir des distinctions bien nettes entre les crises, suivant qu'elles dépendent de l'un ou de l'autre de ces motifs. Tout ce que l'on peut faire, c'est de distinguer les crises pour lesquelles la part des motifs objectifs est prépondérante, des crises où ce sont, au contraire, les motifs subjectifs qui ont la part principale.

(α) Tout changement objectif des conditions de l'équilibre économique peut, lorsqu'il affecte un grand nombre d'individus, produire une crise plus ou moins intense. En particulier, toute

x étant une petite quantité. Développons les fonctions ϕ_a, ϕ_b , en nous bornant aux termes de second ordre ; nous aurons

$$(4) \quad \frac{1}{p_a} f_a - f_e = \frac{1}{p_a} \varphi_a(\varepsilon) + \left(\frac{1}{p_a} \varphi'_a(\alpha) - \varphi'_e(\varepsilon) \right) x + \left(\frac{1}{p_a} \varphi''_a(\alpha) - \varphi''_e(E) \right) x^2.$$

Déterminons a de manière à rendre nulle coefficient de x . Maintenant, si nous supposons que f_a et f_e se réduisent à

$$A \left(\frac{dr_a}{dt} \right)^m, \quad E \left(\frac{dr_e}{dt} \right)^n,$$

il faudra supposer que m et n sont des nombres pairs, pour que la résistance au changement de vitesse ait lieu également dans les deux sens. Supposons donc que m et n soient égaux à 2. Nous avons

$$\frac{dr_a}{dt} = \frac{dx}{dt}, \quad \frac{dr_e}{dt} = -p_a \frac{dx}{dt};$$

l'équation (4), dans laquelle nous supposons négatif le coefficient de x^2 , prendra la forme

$$\left(\frac{dx}{dt} \right)^2 = k^2 (1 - h^2 x^2),$$

dont l'intégrale est

$$x = \frac{1}{h} \sin(c + kht),$$

c étant une constante arbitraire. On voit que x est une fonction périodique, et la consommation oscille perpétuellement autour de la valeur a , en s'en écartant, au maximum, de $\frac{1}{h}$ de part et d'autre.

La facilité avec laquelle les équations générales que nous avons obtenues pour l'agrégat économique, se prêtent à représenter tous les phénomènes que nous révèle l'observation, est vraiment des plus remarquable. C'est, au fond, la meilleure preuve que ce système de représentation est utile et entièrement en harmonie avec la nature des choses.

découverte qui change notablement la valeur des coefficients de fabrication, tout changement un peu important dans le mode ou dans les goûts des consommateurs peuvent produire cet effet. Nous avons vu (928⁵) que, même dans l'agrégat économique le plus calme, des mouvements vibratoires existent toujours. Ces vibrations se contrecarrent les unes les autres ; la crise ne se produit que quand elles deviennent synchroniques. La cause objective agit ici précisément pour produire ce synchronisme, des vibrations déterminées par une même cause se produisant naturellement dans le même sens.

(β) Mais ce synchronisme peut être l'effet, principalement, de causes subjectives. En réalité, l'ébranlement vient toujours du dehors, mais c'est ensuite grâce à certaines propriétés de la nature humaine que le mouvement acquiert une ampleur et une intensité très grandes, et qui sont absolument hors de proportion avec la cause, souvent assez insignifiante, qui a produit l'ébranlement. Les molécules dont se compose l'agrégat économique étant étroitement reliées par certaines forces, l'une ne peut se mouvoir sans que le mouvement ne se propage de proche en proche. Si ce mouvement ne correspond pas à celui que peuvent prendre, en ce moment, les autres molécules, il s'éteint rapidement ; mais si, au contraire, une telle correspondance existe, la masse entière se meut en un certain sens, et une crise peut se produire. On observe, alors, un phénomène semblable à celui bien connu en physique sous le nom de « résonance ». Si l'on a une quantité de verres à boire en cristal de différentes dimensions, et qu'on en fasse vibrer un, les autres demeurent en repos. Mais s'ils sont tous de même grandeur, s'ils peuvent tous donner la même note, quand on en fait vibrer un tous les autres se mettent à vibrer, et le son est considérablement renforcé. Bien plus, l'on sait qu'en répétant la même note, l'on peut briser un verre de cristal, l'amplitude du mouvement de ses molécules allant toujours croissant.

930 à 937. Mécanisme des crises.

930. C'est principalement aux mouvements de ce second genre (979 β) que l'on réserve le nom de crises économiques. Comme nous venons de le voir, ces crises ont deux causes : 1° Une cause essentiellement subjective. C'est la capacité du plus grand nombre des personnes composant une société d'éprouver, à un certain moment, des sentiments qui les portent à agir dans le même sens. 2° Une cause objective, c'est-à-dire un mouvement se produisant précisément dans le sens dans lequel la plupart des individus qui composent la société sont disposés à se mouvoir.

La cause subjective est probablement dans un rapport étroit avec la faculté qu'ont les hommes d'oublier les impressions reçues. Au sortir d'une crise, les hommes sont devenus extrêmement méfiants. Ils voient un désastre au bout de chaque projet qu'on leur propose. Mais peu à peu cette impression s'atténue, de nouvelles générations, qui n'ont pas éprouvé directement les maux produits par la dernière crise, arrivent au maniement des affaires. Il se reforme dans la société comme un dépôt de *matière excitable*, le fruit est mûr, la moindre secousse le fera tomber. Le temps propice est venu pour qu'un mouvement se produise et aboutisse à une nouvelle crise. La périodicité des crises ne doit donc pas dépendre de la cause objective, mais plutôt de la cause subjective. Cette périodicité dépend en grande partie des propriétés de la matière cérébrale humaine et de la durée des générations.

Il ne faut pas oublier que la connaissance des lois des crises modifie les sujets, et par là même influe sur le phénomène (606). Beaucoup d'hommes prudents qui, ignorant les lois des crises, se laissent entraîner par le mouvement de prospérité apparente qui précède la dépression, sauront résister à l'entraînement général quand ils connaîtront bien ces lois.

931. Toute crise comporte une période ascendante et une période descendante. Dans la période ascendante, la *consommation* augmente ; les entrepreneurs augmentent leur *production*. Pour ce faire, ils *immobilisent* de grandes quantités d'épargne en la transformant en capitaux, et ils ont largement recours au *crédit*. On a pris chacun de ces faits concomitants pour la cause unique des crises. On a dit que les crises résultaient d'un excès de consommation, ou bien d'un excès de production, ou encore de ce qu'on avait immobilisé trop de capitaux, ou enfin de « l'abus du crédit ». Ces manières d'envisager le phénomène sont erronées parce qu'elles prennent la partie pour le tout, le détail pour l'ensemble, et, en outre, parce qu'elles prennent souvent l'effet pour la cause. Nous retrouvons encore ici l'erreur, si commune, de l'oubli de la mutuelle dépendance des phénomènes économiques (591). L'excès de consommation est très souvent l'effet des hauts salaires payés aux ouvriers par certains entrepreneurs qui développent leur fabrication, et des gains que réalisent ces mêmes entrepreneurs. Mais cet excès de consommation devient à son tour la cause du développement de la production d'autres entreprises, et, par là, il est la cause que ces entreprises immobilisent des capitaux et recourent largement au crédit. Ici, donc, ces deux opérations apparaissent comme des effets, mais à leur tour elles deviennent la cause de l'augmentation de certaines autres consommations.

Les crises économiques pourraient parfaitement avoir lieu non seulement sans « abus de crédit », mais encore si le crédit n'existait pas. Il y aurait certaines époques où chacun consommerait largement ses propres épargnes, ce serait la période ascendante de la crise ; il y aurait d'autres époques où ces épargnes se reconstitueraient, ce serait la période descendante de la crise. Il est vrai que dans nos sociétés, on observe généralement, en temps de crise, des « abus de crédit », mais c'est exactement de la même manière que l'on observe alors des « excès de consommation », des « excès de production », des « excès d'immobilisation ».

932. Les oscillations de la production sont très souvent la cause de l'ébranlement qui, se propageant de proche en proche, donne naissance à une crise économique.

Quand une branche de la production procure des gains considérables aux entrepreneurs, elle attire de nouveaux entrepreneurs tandis que les anciens développent leur production. Généralement, on dépasse la mesure et, bientôt, des pertes remplacent les gains. Alors, on réduit la production et, souvent, on la réduit plus qu'il ne faudrait pour arriver à l'équilibre, dont la position est ainsi de nouveau dépassée.

Ces oscillations ne dépassent pas, habituellement, un cercle restreint ; mais il arrive aussi parfois que, lorsque l'agrégat économique est convenablement préparé, elles lui donnent le branle et l'entraînent dans un mouvement général.

Supposons, par exemple, que dans une certaine ville, on ait, depuis quelque temps, négligé de construire de nouvelles maisons. Les loyers ont augmenté, et construire des maisons devient une entreprise très fructueuse. Les premiers entrepreneurs qui s'y livrent font fortune, leur exemple en entraîne d'autres. Mais les entrepreneurs ne se meuvent pas indépendamment des autres individus qui constituent l'agrégat social. Pour construire les nouvelles maisons, les entrepreneurs augmentent leurs demandes de services de capitaux personnels, mobiliers et fonciers. A leur tour, les ouvriers et les capitalistes, en rapport avec les entrepreneurs qui construisent des maisons, demandent et consomment plus de marchandises, et le mouvement se propage ainsi et s'étend de proche en proche.

933. Si la quantité d'épargne existant dans la société était très petite, les entrepreneurs ne pourraient construire de nouvelles maisons qu'en délaissant d'autres branches de la production, par exemple, la construction des machines. Alors les maçons gagneraient plus, il est vrai, mais les ouvriers mécaniciens gagneraient moins, et il s'établirait une certaine compensation. Il en serait de même pour les capitaux mobiliers. Le mouvement ne pourrait donc jamais prendre une grande amplitude. Mais dans les pays civilisés, il existe généralement une grande masse d'épargne en quête d'emploi. Elle afflue vers tout nouveau débouché, et il n'est nullement nécessaire, si l'on veut construire de nouvelles maisons, de réduire *immédiatement* d'autres productions. Certes, qu'à la longue la réduction aura lieu, ou pour mieux dire, il y aura un ralentissement dans l'augmentation progressive de ces autres productions. En effet, l'épargne trouvant un intérêt plus élevé dans la construction des maisons, la libre concurrence tendra à rendre général ce nouveau taux d'intérêt. Les branches de la production qui, en payant ce taux, se trouvent en perte, auront une *rente négative* (750). En bien des cas, les établissements existants continueront à travailler et à produire (751), mais ils n'augmenteront pas leur production, et il ne s'en fondera pas de nouveaux. De toutes façons, pendant un certain temps, on peut augmenter certaines productions sans réduire les autres. Rien ne vient donc contrebalancer l'action des augmentations de demandes des services de certains capitaux, et les prix de ces services haussent et font hausser les prix des produits en lesquels on les transforme.

934. Dans les pays où existe une masse assez considérable d'épargne, le mouvement causé par la construction des nouvelles maisons peut donc, en se propageant de proche en proche, acquérir une certaine amplitude. Mais, il ne s'ensuit pas qu'une crise économique générale doive se produire. Si, à l'époque considérée, l'état d'esprit des hommes ne les porte pas à se laisser entraîner par le mouvement qui se produit, à se laisser griser par le succès, à voir l'avenir trop en beau, le mouvement s'éteindra bientôt, et produira tout au plus une crise locale ou partielle. Mais il en sera autrement si le plus grand nombre des hommes dont se compose la société sont disposés à seconder le mouvement. Alors, et c'est là le phénomène le plus dangereux, chacun sera porté à mesurer sa propre consommation, non seulement sur la petite augmentation du prix qu'il reçoit effectivement pour les services des capitaux qu'il détient, mais plutôt sur l'énorme augmentation que son imagination lui représente devoir se produire si, comme il le croit fermement, le mouvement commencé devait continuer indéfiniment. Le propriétaire qui a vendu une parcelle de terre, à un prix assez élevé, suppose ce que valent à ce même prix toutes les autres terres qu'il possède dans la même localité, et met ses dépenses en rapport avec l'augmentation considérable de fortune qu'il

s'est découverte par ces beaux calculs. C'est ici qu'intervient le crédit ; chacun s'imaginant être plus riche, engage l'avenir et consomme aujourd'hui des biens qu'il croit qu'il lui sera très facile de rendre un jour. La spéculation s'en mêle et augmente l'intensité du mouvement. Tous les prix augmentant, il suffit d'acheter au hasard des biens économiques pour faire un bénéfice au bout de quelques jours. Le mouvement alors entraîne tout. Dans l'exemple que nous avons choisi, ce qui lui a donné naissance, c'est la construction de nouvelles maisons, mais c'est là un détail insignifiant. Le terrain étant préparé, une augmentation des gains d'une industrie quelconque aurait eu le même effet. Bien plus, en certains cas, il peut même suffire qu'on ait l'opinion que ces gains existent, et ils peuvent ne pas être réels.

935. Tous les observateurs consciencieux ont vu le rôle que jouait l'imagination dans les crises. Déjà Montesquieu s'en était aperçu pour la crise dont la cause occasionnelle fut le système de Law⁶. Mais on a, en général, regardé ce phénomène subjectif comme un effet, tandis qu'il est une des causes principales des crises.

936. Tant que le mouvement ascendant continue, on ne dit généralement pas qu'il y a crise. Et pourtant, c'est alors qu'elle se produit ; la chute n'en sera que le dénouement. Il est bien évident que les hommes ne peuvent pas continuer indéfiniment à consommer plus qu'ils ne produisent, et que les prix ne peuvent pas toujours monter. Le mouvement ascendant doit nécessairement, non seulement s'arrêter, mais encore faire place à une oscillation en sens inverse. Ici encore, la cause occasionnelle sera quelconque. La chose n'a pas d'importance. Ce sera une mauvaise récolte, ou simplement la crainte d'une mauvaise récolte, un bruit de guerre, la ruine de quelque spéculateur par trop imprudent, des pertes qui se vérifient, ou qu'on a lieu seulement de craindre dans quelques branches de la production. Enfin, un événement souvent des plus insignifiants. Tout cela n'aurait produit que peu d'effet si le moment n'était pas propice pour la débâcle. La « cause » principale, on peut même dire exclusive, de celle-ci est l'amplitude du mouvement ascendant.

937. La chute dure, en général, peu de temps. Les premiers atteints sont les spéculateurs qui jouaient au hasard. Ils tombent comme des capucins de cartes. Il n'y a pas trop lieu de les plaindre ; ce sont des êtres nuisibles (892), et il est utile pour la société qu'ils disparaissent. Ensuite, les détenteurs des capitaux mobiliers et quelquefois les détenteurs des capitaux fonciers souffrent de la baisse des prix. Enfin, les travailleurs en ressentent les conséquences. C'est proprement ce qu'on appelle « la crise ». Quand elle est finie, on s'occupe à panser les blessures qu'elle a faites. Tout le monde restreint ses consommations, l'épargne s'accumule de nouveau ; peu à peu on oublie les maux de la crise, et tout est prêt pour qu'un nouveau cycle recommence.

⁶ (935) *Lettres Persanes*, CXLII. Il fait ainsi parler Law : « Peuples de Bétique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, et que vous l'êtes beaucoup aussi ; mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit ; et si vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé, et dites-leur d'imaginer à leur tour ».

938. L'abus du crédit n'est pas, en général, la cause des crises

938. Cette analyse fait voir que, comme nous l'avons déjà dit, les crises se produiraient même si le crédit n'existait pas. De grandes masses d'épargne disponibles, une disposition commune où se trouvent, à un moment donné, les hommes à se mouvoir en un certain sens, sont les conditions principales qui rendent possible une crise. Le crédit intervient pour la rendre plus intense, en facilitant la disponibilité et la circulation de l'épargne. Au reste, les « abus de crédit » sont souvent la conséquence de la crise. C'est parce que la consommation a augmenté que certains fabricants ont recours au crédit pour augmenter leur production.

939 à 944. Symptôme des crises ; théorie de Mr Clément Juglar.

939. Voyons maintenant quels sont les symptômes des crises. Si nous connaissions les *vitesses* des consommations et des productions de marchandises, nous aurions, d'après ce que nous avons dit (928⁵), une connaissance parfaite des mouvements qui constituent les crises. Mais la statistique est loin de pouvoir nous fournir des renseignements aussi complets. Il s'agit donc de chercher si, parmi les faits facilement observables, il en est qui peuvent servir à présager les crises, comme le baromètre annonce les tempêtes.

Mr Clément Juglar a découvert un de ces faits dans les variations des bilans des grandes banques d'émission.

940. La quantité d'épargne disponible sur les principaux marchés financiers est en rapport intime avec les mouvements économiques auxquels on donne le nom de crises. Quand cette quantité diminue et que l'on consomme l'épargne, la crise se prépare. Quand cette quantité augmente et que l'épargne se reforme, la crise se liquide. L'épargne étant d'ailleurs fort mobile, et les grands marchés financiers étant en communication permanente, il faut les considérer ensemble.

Or, il est facile de voir que, étant donnée notre organisation économique, l'encaisse des banques d'émission peut donner une idée des variations de la quantité disponible d'épargne. De la même manière, un réservoir en communication avec l'Océan peut servir à indiquer, par les variations de son niveau, le mouvement des marées. Mais il faut bien se garder de prendre l'effet pour la cause. Parce que les caisses des banques d'émission se vident à l'époque de la crise, il ne faut pas croire qu'en retenant *artificiellement* l'or dans ces caisses, on empêche la crise d'avoir lieu. Autant vaudrait s'imaginer que, parce qu'on ferme la communication qui existe entre le réservoir dont nous venons de parler et la mer, la marée n'aura plus lieu.

941. La diminution de l'encaisse est accompagnée de l'augmentation du portefeuille et des avances, puisque c'est la contrepartie des sorties de monnaie possédée par la banque. En outre, les comptes-courants diminuent, les personnes qui ont des sommes à leur crédit les retirant pour les employer.

Au contraire, la crise se liquide quand l'encaisse augmente, ainsi que les comptes-courants, et que le portefeuille et les avances diminuent.

942. Telles sont les lignes générales des phénomènes. Mais il faut encore distinguer les variations accidentelles des variations générales, les variations qui ont lieu presque régulièrement suivant les saisons, de celles qui annoncent les crises. Mr Clément Juglar a étudié à fond toutes ces questions, et nous devons renvoyer à son ouvrage pour les détails.

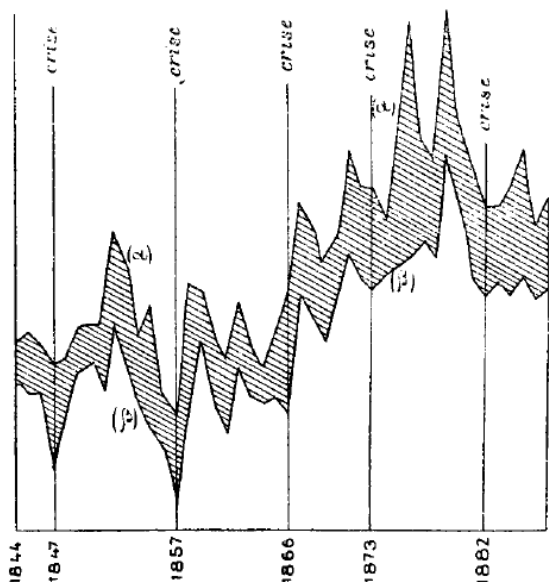


Fig. 46.

943. Nous donnons ici la courbe du maximum de l'encaisse (α) de la Banque d'Angleterre, et la courbe (β) du minimum. On voit que les crises correspondent à des vallées de la figure. Si l'on traçait les courbes du portefeuille, on verrait que les crises correspondent aux pics.

Mr Clément Juglar a fort bien mis en relief l'influence générale des crises économiques, non seulement sur toute l'activité économique d'un pays, mais encore sur l'activité des principaux pays civilisés.

Dans un même pays, les recettes des chemins de fer, des tramways, des omnibus, des théâtres, tout se ressent de l'influence des

crises. Nous avons déjà vu (232) que cette influence s'étend jusqu'au chiffre des mariages.

Années.	BANQUE D'ANGLETERRE											
	Circulation				Encaisse				Portefeuille.			
	Maxima		Minima		Maxima		Minima		Maxima		Minima	
	Dates	(1)	Dates	(1)	Dates	(1)	Dates	(1)	Dates	(1)	Dates	(1)
1844	9/11	21,9	6/1	18,9	22/3	16,3	2/11	14,0	20/12	11,0	10/2	5,9
1845	18/10	22,2	22/3	19,5	21/6	16,6	6/12	13,0	20/12	16,3	25/1	8,5
1846	31/1	21,4	21/3	19,2	12/9	16,3	17/1	13,1	28/2	23,2	31/10	12,1
1847	9/1	20,8	18/12	17,7	2/1	14,9	23/10	8,3	9/10	21,4	6/2	14,0
Crise.												
1848	22/1	19,1	16/12	16,7	25/3	15,3	7/1	12,1	1/1	16,9	16/12	10,6
1849	21/7	19,7	6/1	17,2	22/12	17,0	5/5	14,2	6/10	11,8	11/8	9,5
1850	3/8	20,7	14/12	18,2	23/3	17,2	28/12	14,9	28/12	14,4	25/5	9,6
1851	19/7	20,6	22/3	18,4	27/12	17,3	10/5	13,2	4/1	15,1	20/12	11,3
1852	30/10	23,8	3/1	19,2	10/7	22,2	10/1	17,5	24/12	14,1	17/7	10,6
1853	16/7	23,8	17/12	20,6	1/1	20,5	22/10	14,9	1/10	19,1	30/7	12,4
1854	4/2	22,5	10/12	19,0	4/2	16,2	20/5	12,5	7/1	16,7	11/3	13,0
1855	14/7	20,9	22/12	18,3	23/6	18,1	29/12	10,8	29/9	19,9	9/6	12,3
1856	18/10	21,1	22/3	18,3	28/6	13,0	8/11	9,5	4/10	21,5	26/7	13,0
1857	18/11	21,4	14/3	18,5	18/7	11,8	18/11	6,4	25/11	31,3	24/1	15,8
Crise.												
1858	20/10	22,3	22/12	20,0	6/11	19,5	6/1	12,6	6/1	25,6	16/11	14,6
1859	19/10	23,4	16/3	21,0	9/3	19,2	31/8	10,5	12/10	19,8	23/2	16,2
1860	4/4	24,0	23/11	20,0	27/6	16,5	20/12	12,7	4/4	24,0	18/1	19,0
1861	4/9	21,0	12/6	19,0	24/12	15,7	13/2	10,7	3/7	21,4	27/11	16,1
1862	30/7	22,9	17/12	19,9	30/7	18,4	10/12	14,8	2/7	21,5	29/1	17,0
1863	21/10	22,8	27/3	19,7	23/9	15,5	2/12	13,0	1/7	25,3	25/2	17,4
1864	3/8	22,4	21/12	19,6	22/6	14,4	4/5	12,4	10/8	23,0	14/12	17,7
1865	23/8	23,3	20/12	20,0	28/6	16,4	18/10	12,7	4/10	24,1	25/1	18,0
1866	16/5	26,6	14/3	20,9	26/12	19,2	23/5	11,8	30/5	33,4	21/2	18,0

Crise.												
1867	16/10	25,5	20/3	22,3	18/9	24,4	23/1	18,8	2/1	22,8	13/11	16,6
1868	14/10	25,2	18/3	23,4	24/6	22,9	9/12	17,8	1/7	20,4	26/8	15,5
1869	6/10	24,8	17/3	23,1	25/8	21,0	12/5	16,5	30/6	20,5	18/8	13,7
1870	12/10	24,4	16/3	21,9	14/12	22,8	3/8	18,7	3/8	23,4	26/10	15,4
1871	4/10	26,3	22/3	22,8	26/7	27,4	1/3	21,6	1/3	24,7	25/1	15,9
1872	2/10	27,5	20/3	24,6	3/1	25,2	13/11	19,7	27/3	27,0	24/1	16,6
1873	8/10	27,3	12/3	25,1	19/2	25,2	12/11	19,2	2/4	28,8	13/8	16,4
Crise.												
1874	7/10	28,0	25/2	25,2	24/6	23,9	25/11	20,1	29/4	26,4	14/1	16,6
1875	11/8	29,2	24/2	25,3	24/1	29,9	10/2	20,7	30/6	25,1	15/1	15,2
1876	4/10	29,3	23/2	26,2	20/9	35,0	5/1	21,1	15/3	21,8	30/8	15,8
1877	2/5	29,1	21/3	26,9	3/1	28,1	7/11	22,2	31/12	24,2	28/11	17,0
1878	24/12	33,1	20/2	26,3	24/12	27,4	14/8	21,7	24/12	27,9	25/9	17,3
1879	22/1	32,2	10/12	27,0	30/7	25,6	10/12	27,5	1/1	29,1	13/8	17,1
1880	4/8	28,1	15/12	25,6	23/6	29,3	29/12	24,1	29/12	24,2	25/8	16,8
1881	3/8	27,9	16/2	25,3	6/7	26,9	28/12	20,3	28/12	24,5	4/5	18,3
1882	2/8	27,5	13/12	25,5	28/6	24,3	1/2	18,7	5/7	26,6	14/6	20,5
Crise.												
1883	3/10	26,8	14/3	24,7	26/9	24,3	16/5	19,8	3/1	29,1	5/12	19,4
1884	6/8	26,6	19/3	24,0	26/3	25,5	5/11	19,3	31/12	27,3	27/8	20,9
1885	8/7	25,8	18/3	23,3	24/6	28,1	30/12	20,1	7/1	24,9	9/12	19,5
1886	4/8	25,8	24/2	23,4	24/1	23,0	29/12	18,8	17/3	24,6	24/11	18,7
1887	3/8	25,6	16/3	23,4	30/3	24,8	5/1	19,3	5/1	22,7	27/4	18,5

(1) Millions de Livres sterling.

Certains auteurs ont nié cette influence, parce que, dans leur ignorance des méthodes qu'emploient les sciences positives, ils ont cru pouvoir se borner à comparer certaines moyennes arithmétiques, au lieu de tracer les courbes qui représentent la marche des phénomènes en question et d'examiner si les ondulations de ces courbes correspondent, ou non, aux crises⁷. Comme il existe, outre les mouvements oscillatoires, un autre mouvement général qui fait croître, ou diminuer, certains de ces chiffres, on peut, en comparant simplement des moyennes, démontrer tout ce que l'on veut (229, 394). On peut, sur la fig. 46, voir un exemple d'un mouvement général de ce genre. L'encaisse de la banque d'Angleterre présente : 1° une augmentation générale ; 2° des oscillations. Le phénomène serait encore plus sensible si nous considérions l'encaisse de la banque de France.

Angleterre	France	États-Unis
1803	1804	—
1810	1810	—
1815	—	1814
1818	1818	1818
1825	1826	1825—26
1832	—	1831
1836—39	1836—39	1837—39
1847	1847	1848
1857	1857	1857
1864	1864	1864
1866	—	—
1873	1873	1873
1882	1882	1884

944. Suivant les études de Mr Clément Juglar, les années des crises générales auraient été celles qui sont données par le tableau ci-contre.

Pour la France, en particulier, Mr Clément Juglar établit le tableau ci-dessus.

945. Théorie de Mr des Essars.

945. Mr Pierre des Essars, en suivant une voie purement expérimentale, a donné pour indices des

⁷ (943) En général, il convient : 1° d'interpoler les chiffres dont on dispose au moyen d'une parabole, qui, alors, donne la marche générale du phénomène ; 2° de tracer les oscillations que présente, par rapport à cette ligne, le phénomène réel.

crises la vitesse de circulation du numéraire. Il est très remarquable que l'étude rationnelle des crises conduit précisément à rechercher dans les variations de la vitesse des recettes et des débits, l'origine des crises (928⁵).

FRANCE					
Année de		Année de		Année de	
crise	liquidation	crise	liquidation	crise	liquidation
1810	1811	1836	—	1873	1877
1813	1814	1839	1841	1882	1886
1818	1820	1847	1849	1891	1892
1826	1828	1857	1859		
1830	1832	1864	1868		

Ici encore, ce sont les bilans de certaines grandes banques d'émission qui vont servir de baromètre. Notre auteur s'est principalement attaché à l'étude des bilans de la

Banque de France.

On a objecté que la vitesse de circulation des comptes courants n'est pas la même que la vitesse de circulation du numéraire sur le marché. Cela est vrai, mais ces vitesses ont certainement certains rapports entre elles, et cela suffit pour que les variations de l'une puissent servir à donner une idée plus ou moins approchée des variations de l'autre. Comme le dit fort bien Mr Pierre des Essars : « Une partie des mouvements monétaires s'effectue par l'intermédiaire des banques au moyen des comptes-courants. Les comptes-courants sont un large bras détourné du fleuve de la circulation et nous en connaissons, dans les moindres détails, le régime, l'étiage et les crues... Les comptes-courants peuvent être assez exactement représentés par un réservoir recevant un liquide (crédit) qui s'écoule par un orifice (banque). Le solde est le niveau du liquide dans le réservoir, la partie écoulee le débit. C'est la vitesse de la veine qui passe par l'orifice que je me suis proposé de calculer⁸. »

Années	VITESSE DE CIRCULATION		
	BANQUE		
	de France	d'Allemagne	de Belgique
1884	110	170	112
1885	107	165	102
1886	98	138	96
1887	115	128	112
1888	125	135	123
1889	113	157	153
1890	135	190	146
1891	138	170	141
1892	116	148	130
1893	120	165	118
1894	127	161	129

Mr Pierre des Essars a donné des graphiques très remarquables, qui indiquent la vitesse des comptes-courants à la Banque de France depuis 1840 jusqu'à 1893, et à la Banque d'Italie, depuis 1864 jusqu'à 1893. « Si l'on tient compte de ce que le début d'une crise ou la fin d'une liquidation sont toujours un peu flottants et peuvent empiéter d'une année sur l'autre, on constate que la courbe des vitesses passe *toujours* par un maximum au moment d'une crise, et par un minimum au moment d'une liquidation. La théorie de Mr Juglar est donc vérifiée par ce nouveau baromètre, sans restrictions ni réserves, pour une période de 85 années

⁸ (945) Jour. de la Soc. de statistique de Paris, avril 1895. Notre auteur appelle :

m la somme des crédits annuels,

m' la somme des débits annuels,

S le solde moyen de l'année,

V son déplacement annuel,

c'est-à-dire sa vitesse, et il pose l'équation

$$VS = \frac{m + m'}{2}$$

d'où il tire

$$V = \frac{m + m'}{2S}$$

pendant lesquelles les faits en observation se sont présentés 25 fois ». Les comptes-courants des sociétés de crédit, qui allouent des intérêts aux dépôts paraissent ne pas obéir aux mêmes influences, ce qui est assez naturel. Notre auteur n'a pas pu avoir de renseignements pour la banque d'Angleterre et les banques des Etats-Unis, mais, dit-il avec raison, « dans ces deux pays, les banques d'émission ne paient que des résidus de compensation de *clearing-houses*, et il est vraisemblable qu'elles n'accuseraient que des vitesses peu en rapport avec la rapidité de la circulation extérieure ».

946 à 947. Théorie de Jevons

946. Les crises ont lieu périodiquement, mais non à des intervalles réguliers. W. Stanley Jevons avait cru pouvoir fixer l'intervalle, à peu près, à 10 ans, en admettant pourtant que le cycle pouvait durer un peu plus ou un peu moins. Il se présentait, disait-il, à peu près ainsi

ANNÉES									
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Commerce déprimé			Commerce actif			Commerce très actif.		Maximum d'activité	Catas-trophe

947. Nous retrouvons ici, comme pour la théorie de Malthus (201) et pour la théorie de la *rente* de Ricardo (752²), le défaut de trop préciser. En outre, Jevons pensait que les crises commerciales pourraient bien avoir un rapport avec les années de siccité aux Indes, et par là même, avec l'état du soleil. Les années de siccité aux Indes reviennent à peu près tous les dix ans, ce qui établirait une égalité entre leur cycle et celui des crises. Cette théorie ne saurait être acceptée. Le phénomène est loin d'être aussi régulier que le suppose Jevons. Au reste, il est à croire que l'on fera toujours fausse route en cherchant la cause des crises dans des motifs purement objectifs. Les motifs subjectifs ont certainement une très grande influence.

948 à 949. Maux produits par les crises économiques.

948. On a beaucoup exagéré les maux causés par les crises. La partie réelle de ces maux consiste principalement dans l'excès de consommation auquel se livrent des personnes qui se croient devenues plus riches qu'elles ne le sont réellement. En outre, on fonde quelques entreprises qui n'ont nulle chance de réussir, ce qui produit un gaspillage d'une certaine somme d'épargne. D'autres travaux sont faits avant l'époque où l'accroissement de la population les rendraient nécessaires, ce qui cause une perte d'intérêts. Mais on ne doit pas faire la différence entre les plus hauts et les plus bas prix des capitaux du pays, et s'imaginer que la différence est perdue. Ainsi, par exemple, le cours moyen du 3 % français était de 84,97 en 1881. La crise de 1882 le fait tomber à 82, 19, et jusqu'à 77,70 en 1884. Il serait absurde de dire que la France a perdu la différence. Il s'agit simplement d'une différente évaluation du taux de capitalisation. Au reste, dès 1885, le cours se relève et atteint 80,41.

949. S'il était possible d'empêcher absolument les crises, serait-il *utile* de le faire? On serait tenté de répondre affirmativement, mais un examen un peu plus approfondi de la question fait surgir de nombreux doutes. Il n'est pas du tout sûr que le mouvement rythmique ne soit

pas une des conditions du progrès économique. Au contraire, il paraît fort probable que ce mouvement n'est qu'une manifestation de la vitalité de l'organisme économique. Les alternatives de repos et d'excitation paraissent nécessaires à tous les organismes vivants supérieurs. L'horticulteur qui maintiendrait dans ses serres la même température, nuit et jour, ferait périr un grand nombre de plantes. Savons-nous si nous ne nuirions pas de même à la vie économique en prétendant la rendre absolument uniforme? Certes, il faut éviter de rendre, par des mesures imprudentes, les crises plus aiguës, et il faut tâcher d'en atténuer les maux. De même, l'horticulteur dont nous parlions tantôt sait qu'il faut, la nuit, laisser baisser la température de quelques degrés, mais il sait aussi que cette température ne doit pas tomber au-dessous d'une certaine limite. Des mesures propres à atténuer l'intensité des crises peuvent donc être très utiles. Mais supprimer entièrement un certain mouvement, ou tâcher d'en atténuer la violence en des cas exceptionnels, sont des choses essentiellement différentes.